

BICENTENAIRE ALFRED DE MUSSET  
1810-2010





Anonyme, *Alfred de Musset*, dessin, Musée de La Châtre



# ALFRED DE MUSSET 1810-1857

## RECUEIL DE TEXTES CHOISIS

### Introduction

*Des débuts éblouissants, une fin douloureuse et solitaire, et, entre les deux, un itinéraire mouvementé, telle est la vie d'Alfred de Musset, le plus déconcertant des « enfants du siècle ».*

*Musset, enfant d'une famille qui possède le Manoir de la Bonaventure au Gué du Loir, est un enfant et un adolescent heureux. S'il vit à Paris, il passe quelques séjours à la Bonaventure pendant ses vacances et en fait même un très joli dessin.*

*Tout lui est facile : écrire de la poésie, dessiner, chanter.*

*En 1830, il devient brusquement célèbre après ses premières publications : Il charme, agace, on parle de lui. C'est un poète à la fois primesautier et irrévérencieux.*

*Pourtant, sous une apparence frivole et séductrice, il cache une personnalité angoissée, insatisfaite. Derrière un cynisme avoué, se dissimule une grande sensibilité qui se révèle lors de la mort de son père en 1832.*

*Les années 1833-1835 sont marquées par une liaison mouvementée et douloureuse avec George Sand. Sa production littéraire en est influencée : elle est désormais imprégnée d'amertume et de chagrin.*

*Dès 1840, il connaît la déchéance et, malgré les honneurs qu'il reçoit (Légion d'honneur et élection à l'Académie française), il meurt dans l'indifférence en 1857 à l'âge de 47 ans.*

*Ce recueil de textes suit les étapes de cette vie courte et mouvementée.*

### Les œuvres ont été classées par ordre thématique :

- 1- L'œuvre poétique : extraits de poèmes entre 1829 et 1842
- 2- L'œuvre théâtrale : extraits de deux pièces caractéristiques
- 3- L'œuvre narrative : extraits de deux romans

# **I – L'ŒUVRE POÉTIQUE<sup>1</sup>**

## **CONTES D'ESPAGNE ET D'ITALIE**

*Avec les contes d'Espagne et d'Italie, publiés en 1829, le tout jeune Musset – il n'a que 19 ans – connaît d'emblée un extraordinaire succès.*

*« Sur le clocher jauni, la lune comme un point sur un i » fit d'Alfred un jeune poète à la mode. Quant à Venise, Musset ne la connaît pas encore, mais est-il besoin d'y aller pour chanter cette cité mythique ?*

### **La Ballade à la lune**

C'était, dans la nuit brune,  
Sur le clocher jauni,  
La lune  
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre  
Promène au bout d'un fil,  
Dans l'ombre,  
Ta face et ton profil ?

Es-tu l'œil du ciel borgne ?  
Quel chérubin cafard  
Nous lorgne  
Sous ton masque blafard ?

N'es-tu rien qu'une boule,  
Qu'un grand faucheur bien gras  
Qui roule  
Sans pattes et sans bras ? (...)

Est-ce un ver qui te ronge  
Quand ton disque noirci  
S'allonge  
En croissant rétréci ?

Qui t'avait éborgnée,  
L'autre nuit ? T'étais-tu  
Cognée  
A quelque arbre pointu ?

Car tu vins, pâle et morne  
Coller sur mes carreaux  
Ta corne  
À travers les barreaux (...)

C'était, dans la nuit brune,  
Sur le clocher jauni,  
La lune  
Comme un point sur un i.

---

<sup>1</sup> « Musset, poésies complètes », édition présentée et annotée par Franck Lestringant, Collection « Classiques de poche », 2006.

## Venise



Dans Venise la rouge,  
Pas un bateau qui bouge,  
Pas un pêcheur dans l'eau,  
Pas un falot.



Seul, assis à la grève,  
Le grand lion soulève,  
Sur l'horizon serein,  
Son pied d'airain.



Autour de lui, par groupes,  
Navires et chaloupes,  
Pareils à des hérons  
Couchés en ronds,



Dorment sur l'eau qui  
fume,

Et croisent dans la brume,  
En légers tourbillons,  
Leurs pavillons.



La lune qui s'efface  
Couvre son front qui passe  
D'un nuage étoilé  
Demi-voilé  
(...)



Et les palais antiques,  
Et les graves portiques,  
Et les blancs escaliers  
Des chevaliers,



Et les ponts, et les rues,  
Et les mornes statues,  
Et le golfe mouvant  
Qui tremble au vent,

Tout se tait, fors les gardes  
Aux longues hallebardes,  
Qui veillent aux créneaux  
Des arsenaux.



Ah ! maintenant plus d'une  
Attend, au clair de lune,  
Quelque jeune muguet,  
L'oreille au guet.



Pour le bal qu'on prépare,  
Plus d'une qui se pare,  
Met devant son miroir  
Le masque noir.



Arsenal

Alfred de Musset, *contes d'Espagne et d'Italie* », 1829

## LUCIE (Elégie)<sup>2</sup>

*Ce poème est une réduction d'un autre poème « Le saule ».*

*On retrouve les six premiers/derniers vers (six vers forment un « sizain ») gravés sur la stèle du tombeau d'Alfred de Musset au Cimetière du Père-Lachaise, à Paris.*

*Selon le vœu du poète, ses amis firent planter près de la tombe un saule.*

*Celui-ci a aussi une histoire...*

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière.  
J'aime son feuillage éploré ;  
La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle ;  
Elle penchait la tête, et sur son clavecin  
Laisait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.  
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile  
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,  
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.  
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques  
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.  
Les marronniers du parc et les chênes antiques<sup>3</sup>  
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.  
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte  
Laisait venir à nous les parfums du printemps.

(...)

Je regardais Lucie. - Elle était pâle et blonde.  
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur  
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.  
Sa beauté m'enivrait ; je n'aimais qu'elle au monde.

(...)

Pauvre enfant, tu pleurais ; sur ta bouche adorée  
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,  
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.  
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,  
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau ;  
Telle, ô ma chaste fleur ! Tu t'es évanouie.  
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,  
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

(...)

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière.  
J'aime son feuillage éploré ;  
La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai.

**Alfred de MUSSET, « Poésies nouvelles », 1835.**

---

<sup>2</sup> Petit poème lyrique, triste et mélancolique. Ces vers, dédiés peut-être à une jeune anglaise de 16 ans, Georgina Smolen et qui disparut très tôt, expliquent pourquoi l'idée de la mort a hanté le poète encore jeune.

<sup>3</sup> Il s'agit des arbres de la Bonaventure : Alfred y a passé des vacances avec son père et son frère Paul durant l'été 1822, après une visite chagrine à une vieille tante Chanoinesse de Vendôme. Paul raconte dans ses mémoires : «*Quelques jours de liberté sous les vieux arbres de la Bonaventure effacèrent la pénible impression de la visite à la Chanoinesse* ».

**Le saule du cimetière du Père-Lachaise**  
photos provenant du site « *Musset-immortel* »



**Tombe d'Alfred de Musset :**  
Derrière elle,  
le saule,  
dont l'ombre était si chère au poète.

**Cependant,**  
Faute de lumière et de bonne terre,  
Le saule végéta et dût être remplacé plusieurs fois...



**Le saule en 2006...**



**En 1873,**  
un amoureux de Musset  
a recueilli sur sa tombe  
des feuilles du fameux saule  
et les a conservées dans une enveloppe.



**Transcription de la mention portée sur l'enveloppe:**

« Feuilles de  
**Saule**  
pris sur la tombe  
d'**Alfred de Musset**  
Novembre 1873 »

## LES NUITS (1835-1837)

*Les Nuits sont au nombre de quatre : Nuit de mai, de décembre, d'août et d'octobre. Elles se présentent comme un dialogue entre la Muse et le Poète (nuit de mai), entre le Poète et son double (nuit de décembre).*

*Elles retracent l'itinéraire d'un poète qui s'interroge sur les rapports entre les misères de l'existence et la création artistique.*

### Nuit de mai

#### La muse

Poète, prends ton luth et me donne un baiser ;  
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,  
Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;  
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,  
Aux premiers buissons verts commence à se poser.  
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

#### Le poète

Comme il fait noir dans la vallée !  
J'ai cru qu'une forme voilée  
Flottait là-bas sur la forêt.  
Elle sortait de la prairie ;  
Son pied rasait l'herbe fleurie ;  
C'est une étrange rêverie ;  
Elle s'efface et disparaît.

Alfred de Musset, « *Les Nuits* », 1835.

## Nuit de décembre

### Le poète

Du temps que j'étais écolier,  
Je restais un soir à veiller  
Dans notre salle solitaire.  
Devant ma table vint s'asseoir  
Un pauvre enfant vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :  
A la lueur de mon flambeau,  
Dans mon livre ouvert il vint lire.  
Il pencha son front sur sa main,  
Et resta jusqu'au lendemain,  
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans  
Je marchais un jour, à pas lents,  
Dans un bois, sur une bruyère.  
Au pied d'un arbre vint s'asseoir  
Un jeune homme vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;  
Il tenait un luth d'une main,  
De l'autre un bouquet d'églantine.  
Il me fit un salut d'ami,  
Et, se détournant à demi,  
Me montra du doigt la colline.

...  
Un an après, il était nuit ;  
J'étais à genoux près du lit  
Où venait de mourir mon père<sup>4</sup>.  
Au chevet du lit vint s'asseoir  
Un orphelin vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;  
Comme les anges de douleurs,  
Il était couronné d'épine ;  
Son luth à terre était gisant,  
Sa pourpre de couleur de sang,  
Et son glaive dans sa poitrine.

Alfred de Musset, « *Les Nuits* », publié en 1835

Je m'en suis si bien souvenu,  
Que je l'ai toujours reconnu  
A tous les instants de ma vie.  
C'est une étrange vision,  
Et cependant, ange ou démon,  
J'ai vu partout cette ombre amie.

...  
Partout où j'ai voulu dormir,  
Partout où j'ai voulu mourir,  
Partout où j'ai touché la terre,  
Sur ma route est venu s'asseoir  
Un malheureux vêtu de noir,  
Qui me ressemblait comme un frère.

...  
*Le poète demande alors à son double de dévoiler son identité*  
Qui donc es-tu, toi que dans cette vie  
Je vois toujours sur mon chemin ?  
Je ne puis croire, à ta mélancolie,  
Que tu sois mon mauvais Destin.  
Ton doux sourire a trop de patience,  
Tes larmes ont trop de pitié.  
En te voyant, j'aime la Providence.  
Ta douleur même est sœur de ma souffrance ;  
Elle ressemble à l'Amitié.

...  
*La Vision alors lui répond : Voici la fin du poème :*

### la vision

- Ami, notre père est le tien.  
Je ne suis ni l'ange gardien,  
Ni le mauvais destin des hommes.  
Ceux que j'aime, je ne sais pas  
De quel côté s'en vont leurs pas  
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,  
Et tu m'as nommé par mon nom  
Quand tu m'as appelé ton frère ;  
Où tu vas, j'y serai toujours,  
Jusques au dernier de tes jours,  
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton coeur.  
Quand tu seras dans la douleur,  
Viens à moi sans inquiétude.  
Je te suivrai sur le chemin ;  
Mais je ne puis toucher ta main,  
Ami, je suis la Solitude.<sup>5</sup>

<sup>4</sup> Le père de Musset, Victor Donatien de Musset-Patay, mourut du choléra, à Paris, en avril 1832

<sup>5</sup> Un soir, en forêt de Fontainebleau, Musset tira dans le vide pour tuer son "double", ce fameux double qu'on retrouve dans la « *Nuit de Décembre* » et dans « *Les Caprices de Marianne* ».

## DEUX POEMES SUR LES SAISONS

### Sonnet : Que j'aime le premier frisson d'hiver... (1)

*Cette poésie de la ville moderne annonce directement les « tableaux parisiens » de Baudelaire.*

Que j'aime le premier frisson d'hiver ! le chaume,  
Sous le pied du chasseur, refusant de ployer !  
Quand vient la pie aux champs que le foin vert embaume,  
Au fond du vieux château s'éveille le foyer ;

C'est le temps de la ville. - Oh ! lorsque l'an dernier,  
J'y revins, que je vis ce bon Louvre et son dôme,  
Paris et sa fumée, et tout ce beau royaume  
(J'entends encore au vent les postillons crier),

Que j'aimais ce temps gris, ces passants, et la Seine  
Sous ses mille falots assise en souveraine !  
J'allais revoir l'hiver. - Et toi, ma vie, et toi !

Oh ! Dans tes longs regards j'allais tremper mon âme  
Je saluais tes murs. - Car, qui m'eût dit, madame,  
Que votre cœur sitôt avait changé pour moi ?

Alfred de MUSSET, « *Premières poésies* », 29 août 1829.

(1) Le parallèle est aussi possible avec Du Bellay « *Heureux qui, comme Ulysse...* »

### A la mi-carême

*D'un poème qui en compte douze, voici les deux premières strophes, qui évoquent, après l'hiver, la renaissance du printemps personnifié ici avec beaucoup de sensibilité : Musset se souvient-il de son enfance au manoir de la Bonaventure ?*

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore ;  
Sur les flancs des coteaux, déjà court le gazon<sup>6</sup>.  
Pendant du plaisir la frileuse saison  
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,  
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,  
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

Du pauvre mois de mars il ne faut pas médire ;  
Bien que le laboureur le craigne justement,  
L'univers y renaît ; il est vrai que le vent,  
La pluie et le soleil s'y disputent l'empire.  
Qu'y faire ? Au temps des fleurs, le monde est un enfant ;  
C'est sa première larme et son premier sourire.

Alfred de Musset, « *poésies nouvelles* », 15 mars 1838.

---

<sup>6</sup> Il s'agit sans doute des coteaux du Vendômois

# DEUX POEMES SUR L'AMITIE

## A mon ami Alfred T.<sup>(1)</sup>

Dans mes jours de malheur, Alfred, seul entre mille,  
Tu m'es resté fidèle où tant d'autres m'ont fui.  
Le bonheur m'a prêté plus d'un lien fragile ;  
Mais c'est l'adversité qui m'a fait un ami<sup>(2)</sup>.

C'est ainsi que les fleurs sur les coteaux fertiles  
Etalent au soleil leur vulgaire trésor ;  
Mais c'est au sein des nuits, sous des rochers stériles,  
Que fouille le mineur qui cherche un rayon d'or.

C'est ainsi que les mers calmes et sans orages  
Peuvent d'un flot d'azur bercer le voyageur ;  
Mais c'est le vent du nord, c'est le vent des naufrages  
Qui jette sur la rive une perle au pêcheur.

Maintenant Dieu me garde ! Où vais-je ? Eh ! Que m'importe ?  
Quels que soient mes destins, je dis comme Byron :  
"L'Océan peut gronder, il faudra qu'il me porte."  
Si mon coursier s'abat, j'y mettrai l'éperon.

Mais du moins j'aurai pu, frère, quoi qu'il m'arrive,  
De mon cachet de deuil sceller notre amitié,  
Et, que demain je meure ou que demain je vive,  
Pendant que mon cœur bat, t'en donner la moitié.

**Alfred de Musset, « Premières poésies », mai 1832.**

Notes : (1) Il s'agit d'Alfred Tattet (1809-1856), ami de Musset de longue date.  
(2) : Musset avait perdu son père le 8 avril 1832, pendant l'épidémie de choléra.

## Sonnet À ALF. T.<sup>(3)</sup>

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie!  
Tu le disais ce soir par un beau jour d'été;  
Tu le disais, ami, dans un site enchanté,  
Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie.

Nos chevaux au soleil foulaient l'herbe fleurie,  
Et moi, silencieux, courant à ton côté,  
Je laissais au hasard flotter ma rêverie;  
Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse ;  
Il est doux d'en user sans crainte et sans souci.  
Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,  
D'avoir vécu trente ans, comme Dieu l'a permis,  
Et, si jeunes encore, d'être deux vieux amis.

**Alfred De Musset, Bury, 10 août 1838, « Poésies nouvelles ».**

Note (3) : À ALF. T. signifie : « À Alfred Tattet ».  
Musset écrivit ce poème dans la maison de campagne du Père de son ami à Bury, petit village de l'Oise, où les amis se réunissaient souvent dans une atmosphère joyeuse.

## DEUX POEMES DE L'AGE MUR

### Le Rideau de ma Voisine.

Poème imité de Goethe

*Petite scène amusante de la vie  
qui mêle le rêve et la réalité...*

Le rideau de ma voisine  
Se soulève lentement.  
Elle va, je l'imagine,  
Prendre l'air un moment.

On entrouvre la fenêtre :  
Je sens mon cœur palpiter.  
Elle veut savoir peut-être  
Si je suis à guetter.

Mais, hélas ! Ce n'est qu'un rêve ;  
Ma voisine aime un lourdaud,  
Et c'est le vent qui soulève  
Le coin de son rideau.

Alfred De Musset, « *Poésies nouvelles* », publié le 2 mars 1836.

### **La chanson de Barberine<sup>7</sup>**

*Une dame du Moyen Age ne  
comprend pas pourquoi son amant,  
un "beau chevalier", préfère la  
gloire des armes à son amour.*

Beau chevalier qui partez pour la guerre,  
Qu'allez-vous faire  
Si loin d'ici?  
Voyez-vous pas que la nuit est profonde,  
Et que le monde  
N'est que souci?

Vous qui croyez qu'une amour délaissée  
De la pensée  
S'enfuit ainsi,  
Hélas! hélas! chercheurs de renommée,  
Votre fumée  
S'envole aussi.

Beau chevalier qui partez pour la guerre,  
Qu'allez-vous faire  
Si loin de nous?  
J'en vais pleurer, moi qui me laissais dire  
Que mon sourire  
Était si doux.

Alfred de Musset, « *Poésies nouvelles* », 1836

---

<sup>7</sup> Musset excellait dans les chansons légères ou tendres dont la « *Chanson de Barberine* » de 1836. Cette chanson est extraite d'une comédie « *La quenouille de Barberine* », jolie pièce de style « *troubadour* ». Elle a été mise en musique de nombreuses fois, notamment par Léo Delibes.

# DERNIERS POEMES

## Tristesse

*Lors d'une nuit d'insomnie, le poète compose ce petit texte qu'un ami trouvera au matin et qu'il se chargera de publier plus tard*

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis et ma gaieté;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté

Et pourtant elle est éternelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Musset, « *poésies nouvelles* », 1840.

## Le mie prigioni (mes prisons)

*Pour avoir refusé le service de la Garde Nationale, Musset connaît la prison durant plusieurs jours à la maison d'arrêt de la Garde nationale, surnommée « l'Hôtel des Haricots »<sup>8</sup>. Comme lui, de nombreux artistes et littérateurs y furent incarcérés et y ont couvert Les murs d'inscriptions et de dessins. Une prison qui n'avait « rien de triste ». On y faisait bombance, et on y passait parfois joyeusement le temps. Mais il arrivait qu'on s'y ennuyât et, comme dit Musset « qu'on y bâillât. »<sup>9</sup>*

On dit : " Triste comme la porte  
D'une prison. "  
Et je crois, le diable m'emporte !  
Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,  
Mon sentiment  
Est qu'il vaut mieux monter sa garde,  
Décidément.

Je suis, depuis une semaine,  
Dans un cachot,  
Et je m'aperçois avec peine  
Qu'il fait très chaud.

Je vais bouder à la fenêtre,  
Tout en fumant ;  
Le soleil commence à paraître  
Tout doucement (...)

Et ces cachots n'ont rien de triste,  
Il s'en faut bien :  
Peintre ou poète, chaque artiste  
Y met du sien.

De dessins, de caricatures  
Ils sont couverts.  
Çà et là quelques écritures  
Semblent des vers.  
(...)  
Que de gens, captifs pour une heure,  
Tristes ou non,  
Ont à cette pauvre demeure  
Laisse leur nom !

Sur ce vieux lit où je rimaille  
Ces vers perdus,  
Sur ce traversin où je bâille  
A bras tendus,

Combien d'autres ont mis leur tête,  
Combien ont mis  
Un pauvre corps, un cœur honnête  
Et sans amis !

Alfred de Musset, publié le 1<sup>er</sup> octobre 1843,  
« *Poésies nouvelles* »

<sup>8</sup> Albert de la Salle décrit cette prison située quai d'Austerlitz à Paris dans son livre « *L'hôtel des haricots* » paru en 1864. Balzac, Daumier, et bien d'autres artistes y furent aussi incarcérés.

<sup>9</sup> Musset a pu s'inspirer d'un célèbre mémoire de Silvio Pellico (poète carbonaro emprisonné pendant 9 ans dans la forteresse du Spielberg à Brno) intitulé « *le mie prigioni* » paru en 1833 et racontant sa vie de prisonnier.

## II – L'OEUVRE THEATRALE

### *Deux exemples de dialogue chez Musset :*

#### 1) Extrait des « Caprices de Marianne »

##### Résumé de la pièce

*L'action se situe dans un Naples imaginaire, sans indication d'époque. Car ces détails importent peu : seuls comptent les trois jeunes gens dont nous voyons le destin basculer sous nos yeux : Marianne a dix-neuf ans, et joue avec le feu. Coelio se consume pour elle. Octave, son ami, vient à son aide. C'est le plus vieux des trois : ses ailes sont déjà brûlées, mais il a la nostalgie du bonheur, et le charme de sa cousine ne le laisse pas insensible...*

##### La scène qui suit peut se comprendre hors du contexte de la pièce.

*Il s'agit d'un dialogue vif et cocasse entre :*

*- Octave, jeune libertin ami de Coelio l'amoureux transi de Marianne (ces deux derniers personnages sont absents de la scène)*

*et*

*- Claudio, vieux juge grincheux et très jaloux de sa femme Marianne courtisée par Coelio.*

*Les deux hommes ne s'aiment pas et ne manquent pas de s'invectiver à couvert. Leur conversation est une véritable joute oratoire qui nous ouvre tout un champ lexical original et amusant sur deux mondes : celui de la justice d'une part, sur celui des cabarets d'autre part.*

OCTAVE. -... ha! ! holà !

*(Il frappe à une auberge.)*

Apportez-moi ici, sous cette tonnelle, une bouteille de quelque chose.

LE GARÇON. - Ce qui vous plaira, Excellence. Voulez vous du lacryma-christi ?

...

*(Le garçon sort.)*

Je ne sais ce que j'ai dans la gorge ; je suis triste comme une procession.

*(Buvant.)*

Je ferais aussi bien de dîner ici; voilà le jour qui baisse. Drig ! drig ! quel ennui que ces vêpres ! Est-ce que j'ai envie de dormir? Je me sens tout pétrifié.

*(Entrent Claudio et Tibia.)*

Cousin Claudio, vous êtes un beau juge ; où allez-vous si couramment ?

CLAUDIO. - Qu'entendez-vous par là, Seigneur Octave ?

OCTAVE. - J'entends que vous êtes un magistrat qui a de belles formes.

CLAUDIO. - De langage ou de complexion ?

OCTAVE. - De langage, de langage. Votre perruque est pleine d'éloquence, et vos jambes sont deux charmantes parenthèses.

CLAUDIO. - Soit dit en passant, Seigneur Octave, le marteau de ma porte m'a tout l'air de vous avoir brûlé les doigts.

OCTAVE. - En quelle façon, juge plein de science ?

CLAUDIO. - En y voulant frapper, cousin plein de finesse.

OCTAVE. - Ajoute hardiment plein de respect, juge, pour le marteau de ta porte, mais tu peux le faire peindre à neuf sans que je craigne de m'y salir les doigts.

CLAUDIO. - En quelle façon, cousin plein de facéties ?

OCTAVE. - En n'y frappant jamais, juge plein de causticité.

CLAUDIO. - Cela vous est pourtant arrivé, puisque ma femme a enjoint à ses gens de vous fermer la porte au nez à la première occasion.

OCTAVE. - Tes lunettes sont myopes, juge plein de grâce ; tu te trompes d'adresse dans ton compliment.

CLAUDIO. - Mes lunettes sont excellentes, cousin plein de riposte ; n'as-tu pas fait à ma femme une déclaration amoureuse ?

OCTAVE. - A quelle occasion, subtil magistrat ?

CLAUDIO. - A l'occasion de ton ami Coelio, cousin. Malheureusement j'ai tout entendu.

OCTAVE. - Par quelle oreille, sénateur incorruptible ?

CLAUDIO. - Par celle de ma femme, qui m'a tout raconté, godelureau chéri.

OCTAVE. - Tout absolument, époux idolâtré ? Rien n'est resté dans cette charmante oreille ?

CLAUDIO. - Il y est resté sa réponse, charmant pilier de cabaret, que je suis chargé de te faire.

OCTAVE. - Je ne suis pas chargé de l'entendre, cher procès-verbal.

CLAUDIO. - Ce sera donc ma porte en personne qui te la fera, aimable croupier de roulette, si tu t'avises de la consulter.

OCTAVE. - C'est ce dont je ne me soucie guère, chère sentence de mort ; je vivrai heureux sans cela.

CLAUDIO. - Puisse-tu le faire en repos, cher cornet de passe - dix<sup>10</sup> ! Je te souhaite mille prospérités.

OCTAVE. - Rassure-toi sur ce sujet, cher verrou de prison ! Je dors tranquille comme une audience.

**Alfred de MUSSET, « Les caprices de Marianne » Acte II, scène I. (1833)**

---

<sup>10</sup> Cornet de passe – dix : Jeu du Moyen-âge à trois dés où l'on parle d'amener plus de dix

## 2) Extrait de la pièce « Il ne faut jurer de rien »

*Sujet de la pièce : Valentin, âgé de 25 ans, se retrouve face à un dilemme : son oncle souhaite qu'il se marie. Mais le mariage est la dernière chose que Valentin souhaite, car selon lui, se marier, c'est prendre le risque d'être trompé. Il décide donc de démontrer cette vérité à son oncle en se rendant incognito chez sa promise, Cécile, avec le pari de la séduire en seulement huit jours.*

*Cette scène se situe dans un salon du château ; chacun s'adonne à ses occupations :*

- *La jeune Cécile, bien élevée et fausement naïve, apprend à danser avec un Maître de danse ;*
- *la Baronne, sa mère, étourdie et soucieuse des convenances, fait de la tapisserie tout en devisant avec*
- *l'Abbé, un curé très mondain, personnage caricatural.*

*Les paroles s'entrecroisent et donnent lieu à d'amusants quiproquos.*

*Mais dans cette scène légère, c'est un « peloton bleu » de fil à broder qui tient le rôle principal !*

### ACTE I - SCENE II

*Au château.*

LA BARONNE, CÉCILE, UN ABBÉ, UN MAITRE DE DANSE

*(La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.)*

LA BARONNE

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'ABBÉ

Vous le teniez il y a un quart d'heure ; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE

Si mademoiselle veut faire encore la poule<sup>11</sup>, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE

Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions<sup>12</sup>.

L'ABBÉ

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

LA BARONNE

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ

P l a î t - i l ?

LA BARONNE

Ah ! Pardon, je n'y étais pas.

---

<sup>11</sup> Poule : Figure de quadrille ; ce pas ressemblait vaguement à la démarche d'une poule.

<sup>12</sup> Oppositions : Figure de danse où la direction des jambes est opposée à celle de la tête.

L'ABBÉ

J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE

Où donc ?

L'ABBÉ

A Saint-Roch<sup>13</sup>, dimanche dernier.

LA BARONNE

Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homéopathes.

LE MAITRE DE DANSE

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE

Mais, monsieur, quand on veut ne pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE

Fi donc ! C'est une chose horrible. Tenez, voyez ; y a-t-il rien de plus simple ? Regardez-moi ; est-ce que je tombe ? Vous allez à droite, vous regardez à gauche ; vous allez à gauche, vous regardez à droite ; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton bleu.

CÉCILE

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps ?

LA BARONNE

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu Jocelyn<sup>14</sup> ?

L'ABBÉ

Oui, madame, il y a de beaux vers ; mais le fond, je vous l'avouerais...

LA BARONNE

Le fond est noir ; tout le petit meuble l'est ; vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mesdemoiselles de Rimbaud aussi.

LA BARONNE

Miss Clary est anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ

Moi, madame ! sur miss Clary !

LA BARONNE

Eh ! c'est mon peloton, le voilà. Non, c'est du rouge ; où est-il passé ?

---

<sup>13</sup> Saint-Roch : Eglise située rue Saint-Honoré à Paris, quartier d'habitation très élégant.

<sup>14</sup> Jocelyn : Poème écrit par Lamartine en 1835.

L'ABBÉ

Je trouve la scène de l'évêque fort belle; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

CÉCILE

Mais, maman, de ce qu'on est anglaise, pourquoi est-ce décent de valser<sup>15</sup>?

LA BARONNE

Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie<sup>16</sup>. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu ? C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ

Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite ?

LA BARONNE.

Ah ! C'est vrai ; Cécile, écoutez.

LE MAÎTRE DE DANSE.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je ne vois pas entrer de voiture ; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE, s'approchant.

Vous m'avez appelée, maman ?

LA BARONNE.

Non. Ah ! oui. Il va venir quelqu'un ; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille.—C'est un parti. Êtes-vous coiffée ?

CÉCILE.

Un parti ?

LA BARONNE.

Oui, très convenable.

—Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune ; —non, je n'en sais rien ; très bien ; allez danser.

CÉCILE.

Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole.

**Alfred de MUSSET, « Il ne faut jurer de rien » Acte I, scène II**

---

<sup>15</sup> Les jeunes anglaises étaient élevées plus librement que les jeunes françaises.

<sup>16</sup> Mongie : Célèbre libraire et éditeur de l'époque.

### **III-L'ŒUVRE NARRATIVE**

#### **Extraits du roman « La Confession d'un enfant du siècle »**

*Roman semi-autobiographique. Les mots du titre s'entendent à double sens :*

*« Enfant » car il s'agit de la jeune génération qui a eu 20 ans en 1830, et qui n'a pas connu les bouleversements révolutionnaires.*

*« Siècle » qui désigne à la fois une période historique bien précise, celle du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a également un sens plus religieux : il désigne le monde terrestre, matérialiste, celui des vanités humaines.*

*Le héros, Octave raconte ici les sentiments qu'il éprouve au moment de la mort de son père.*

*Or Alfred de Musset a perdu son propre père, Victor-Donatien de Musset-Pathay, lors d'une épidémie de choléra qui décima Paris en 1832 et son chagrin fut profond : Dans la bouche d'Octave, c'est un peu Musset qui se raconte.*

#### **Octave arrive au chevet de son père mourant**

Mon père demeurait à la campagne, à quelque distance de Paris. Lorsque j'arrivai, je trouvai le médecin sur la porte, qui me dit: Vous venez trop tard; votre père aurait voulu vous voir une dernière fois.

J'entrai et vis mon père mort. « Monsieur », dis-je au médecin, « faites, je vous prie, que tout le monde se retire et qu'on me laisse seul ici ; mon père avait quelque chose à me dire et il me le dira.»...

Un seul flambeau, posé sur une table, éclairait le lit; je m'assis... et découvris encore une fois ces traits que je ne devais jamais revoir. « Que vouliez-vous me dire, mon père » ?

Mon père écrivait un journal où il avait l'habitude de consigner tout ce qu'il faisait jour par jour. Ce journal était sur la table, et je vis qu'il était ouvert; je m'en approchai et m'agenouillai ; sur la page ouverte étaient ces deux seuls mots: "Adieu, mon fils; je t'aime et je meurs." Je ne versai pas une larme, pas un sanglot ne sortit de mes lèvres; ma gorge se serra, et ma bouche était comme scellée; je regardai mon père sans bouger.

Il connaissait ma vie, et mes désordres lui avaient donné plus d'une fois des motifs de plainte ou de réprimande. Je ne le voyais guère qu'il ne me parlât de mon avenir, de ma jeunesse et de mes folies. Ses conseils m'avaient souvent arraché à ma mauvaise destinée, et ils étaient d'une grande force, car sa vie avait été, d'un bout à l'autre, un modèle de vertu, de calme et de bonté. Je m'attendais qu'avant de mourir il avait souhaité de me voir pour tenter une fois encore de me détourner de la voie où j'étais engagé; mais la mort était venue trop vite; il avait tout à coup senti qu'il n'avait plus qu'un mot à dire, et il avait dit qu'il m'aimait.

## *Octave pleure son père*

Une petite grille de bois entourait la tombe de mon père. Selon sa volonté expresse, manifestée depuis longtemps, il avait été enterré dans le cimetière du village. Tous les jours j'y allais, et je passais une partie de la journée sur un petit banc placé dans l'intérieur du tombeau. Le reste du temps, je vivais seul, dans la maison même où il était mort, et je n'avais avec moi qu'un seul domestique.

Pendant les premiers mois que je demeurai à cette campagne, il ne me vint à l'esprit de songer ni au passé ni à l'avenir. Il ne me semblait pas que ce fût moi qui eusse vécu jusqu'alors; ce que j'éprouvais n'était pas du désespoir et ne ressemblait en rien à ces douleurs furieuses que j'avais senties. Ce n'était que de la langueur dans toutes mes actions, comme une fatigue et une indifférence de tout, mais avec une amertume poignante qui me rongait intérieurement. Je tenais toute la journée un livre à la main; mais je ne lisais guère, ou, pour mieux dire, pas du tout, et je ne sais à quoi je rêvais. Je n'avais point de pensées; tout en moi était silence; j'avais reçu un coup si violent, et en même temps si prolongé, que j'en étais resté comme un être purement passif, et rien en moi ne réagissait.

Le matin, je passais des heures entières en contemplation devant la nature. Mes croisées donnaient sur une vallée profonde, et au milieu s'élevait le clocher du village; tout était pauvre et tranquille. L'aspect du printemps, des fleurs et des feuilles naissantes ne produisait pas sur moi cet effet sinistre dont parlent les poètes, qui trouvent dans les contrastes de la vie une raillerie de la mort... Que peuvent dire les feuilles qui poussent à l'enfant qui pleure son père ? Les larmes de ses yeux sont sœurs de la rosée; les feuilles des saules sont elles-mêmes des larmes. C'est en regardant le ciel, les bois et les prairies que je compris ce que c'est que les hommes qui s'imaginent de se consoler.

**Alfred de MUSSET, « *La confession d'un enfant du siècle* » IIIème partie, chapitres 1 et 2 (1836)**

---

## Histoire d'un merle blanc (1842) (extraits)

*Variante cocasse de la Confession d'un enfant du siècle, cette histoire rapporte les infortunes d'un merle très particulier, puisqu'il n'est pas noir, mais blanc. Chassé du nid, il parcourt le monde en quête de son identité. Rejeté par tous, il devient poète et s'attire – enfin ! – les grâces d'une jolie merlette blanche, elle aussi (allusion à George Sand). Le couple est heureux, or un jour...*

O bonheur ! C'était la plus jolie merlette du monde, et elle était encore plus blanche que moi.

—Ah ! Mademoiselle, m'écriai-je, ou plutôt madame, car je vous considère des à présent comme mon épouse légitime, est-il croyable qu'une créature si charmante se trouvât sur la terre sans que la renommée m'apprît son existence ?... Acceptez ma main sans délai...

—Je veux que nos noces soient magnifiques, et que tout ce qu'il y a en France de merles un peu bien nés y soient solennellement rassemblés. Des gens comme nous doivent à leur propre gloire de ne pas se marier comme des chats de gouttière. J'ai apporté une provision de bank-notes. Faites vos invitations, allez chez vos marchands, et ne lésinez pas sur les rafraîchissements.

Je me conformai aveuglément aux ordres de la blanche merlette. Nos noces furent d'un luxe écrasant ; on y mangea dix mille mouches. Nous reçûmes la bénédiction nuptiale d'un révérend père Cormoran... Un bal superbe termina la journée ; enfin, rien ne manqua à mon bonheur.

Plus j'approfondissais le caractère de ma charmante femme, plus mon amour augmentait. Elle réunissait, dans sa petite personne, tous les agréments de l'âme et du corps. Elle était seulement un peu bégueule... Une chose qui m'inquiétait plus sérieusement, c'était une sorte de mystère dont elle s'entourait quelquefois avec une rigueur singulière, s'enfermant à clef avec ses caméristes (1), et passant ainsi des heures entières pour faire sa toilette, à ce qu'elle prétendait.

Les maris n'aiment pas beaucoup ces fantaisies dans leur ménage. Il m'était arrivé vingt fois de frapper à l'appartement de ma femme sans pouvoir obtenir qu'on m'ouvrît la porte. Cela m'impatientait cruellement. Un jour, entre autres, j'insistai avec tant de mauvaise humeur, qu'elle se vit obligée de céder et de m'ouvrir un peu à la hâte, non sans se plaindre fort de mon importunité. Je remarquai, en entrant, une grosse bouteille pleine d'une espèce de colle faite avec de la farine et du blanc d'Espagne. Je demandai à ma femme ce qu'elle faisait de cette drogue ; elle me répondit que c'était un opiat (1) pour des engelures qu'elle avait...

J'ignorais d'abord que ma bien-aimée fût une femme de plume ; elle me l'avoua au bout de quelque temps, et elle alla même jusqu'à me montrer le manuscrit d'un roman... Je laisse à penser le plaisir que me causa une si aimable surprise. Non seulement je me voyais possesseur d'une beauté incomparable, mais j'acquerrais encore la certitude que l'intelligence de ma compagne était digne en tout point de mon génie. Dès cet instant, nous travaillâmes ensemble. Tandis que je composais mes poèmes, elle barbouillait des rames de papier. Je lui récitais mes vers à haute voix, et cela ne la gênait nullement pour écrire pendant ce temps-là. Elle pondait ses romans avec une facilité presque égale à la mienne, choisissant toujours les sujets les plus dramatiques, des parricides, des raptus, des meurtres, et même jusqu'à des filouteries, ayant toujours soin, en passant, d'attaquer le gouvernement et de prêcher l'émancipation des merlettes.

En un mot, aucun effort ne coûtait à son esprit, aucun tour de force à sa pudeur ; il ne lui arrivait jamais de rayer une ligne, ni de faire un plan avant de se mettre à l'œuvre. C'était le type de la merlette lettrée. Un jour qu'elle se livrait au travail avec une ardeur inaccoutumée, je m'aperçus qu'elle suait à grosses gouttes, et je fus étonné devoir en même temps qu'elle avait une grande tache noire dans le dos.

—Eh, bon Dieu ! Lui dis-je, qu'est-ce donc ? Est-ce que vous êtes malade ?

Elle parut d'abord un peu effrayée et même penaude ; mais la grande habitude qu'elle avait du monde l'aida bientôt à reprendre l'empire admirable qu'elle gardait toujours sur elle-même. Elle me dit que c'était une tache d'encre, et qu'elle y était fort sujette dans ses moments d'inspiration.

—Est-ce que ma femme déteint ? Me dis-je tout bas.

Cette pensée m'empêcha de dormir. La bouteille de colle me revint en mémoire.

—O ciel ! M'écriai-je, quel soupçon ! Cette créature céleste ne serait-elle qu'une peinture, un léger badigeon ? Se serait-elle vernie pour abuser de moi ?... Quand je croyais presser sur mon cœur la sœur de mon âme, l'être privilégié créé pour moi seul, n'aurais-je donc épousé que de la farine ?

Alfred de Musset, « *Histoire d'un merle blanc* » chapitre VIII, 1842.

(1) Camériste : femme de chambre.

(1) opiat : Pommade médicamenteuse à base d'opium et de miel.

## TABLE DES MATIERES

<b><u>L'ŒUVRE POETIQUE</u></b>	<b>page</b>
Ballade à la lune.....	4
Venise.....	5
Lucie.....	6
Nuit de mai.....	8
Nuit de décembre .....	9
Que j'aime le premier frisson d'hiver.....	10
A la mi-carême.....	10
Amon ami Alfred T.....	11
Sonnet A.M.A.T.....	11
Le rideau de ma voisine.....	12
La chanson de Barberine.....	12
Tristesse.....	13
Le mie prigioni (mes prisons).....	13
 <b><u>L'ŒUVRE THEATRALE</u></b>	
Extrait des « Caprices de Marianne ».....	14
Extrait de « Il ne faut jurer de rien ».....	16
 <b><u>L'ŒUVRE NARRATIVE</u></b>	
Extraits de « La confession d'un enfant du siècle ».....	19
Extraits de « Histoire d'un merle blanc ».....	21





Anonyme, *Alfred de Musset*, dessin, Musée de La Châtre

*Livret rédigé par Catherine ERMISSE, professeur d'Histoire-Géographie*

*Avec l'aide de Annie BARON, professeur de Lettres*

*Juin 2009*

*Tous droits réservés : Comité Musset*